

Le Mystère de la Passion de Jean Michel

par Gérard Jacquin

le 8 mars 2013

Le *Mystère de la Passion* composé par Jean Michel fut joué à Angers à la fin du mois d'août 1486¹. Cette œuvre, considérée comme un des plus importants Mystères de la fin du Moyen Age, connut un grand succès, si l'on en juge par les représentations ultérieures qui en furent données à Paris en 1490, 1498 et 1507 et surtout par les 17 éditions imprimées que l'on en fit entre 1488 et 1550. Ce Mystère supplanta l'œuvre originale d'Arnoul Gréban, composée vers 1450, qui, elle, ne fut imprimée ni au XV^{ème} ni au XVI^{ème} siècle ; le texte de Jean Michel fut même, en grande partie, incorporé au *Mystère de la Passion* de Mons, joué en 1501, et à celui de Valenciennes en vingt journées, plus tardif.

Angers tenait une place particulièrement active dans la représentation des Mystères. Même si c'est la ville qui, en général, les organisait, le roi René ne se tint pas à l'écart de ces créations et ne manqua pas d'encourager les représentations, voire de suggérer des sujet aux auteurs. Il n'est sans doute pas étranger au fait qu'un premier *Mystère de la Passion* anonyme fut joué en 1446 à Angers et surtout que chaque année entre 1454 et 1458, comme le rappelle Jean Favier², un mystère fut présenté au public, notamment, en 1455, le *Mystère du Roi Avenir* dont René fournit l'argument à Jean du Prier³, et en 1456 un *Mystère de la Résurrection*. Si René fit jouer à Saumur en 1462 un *Mystère de la Passion et de saint Jean Baptiste*, il y eut encore à Angers, en 1471, un *Mystère de saint Vincent* représenté devant le prince. La tradition se poursuivit après sa mort (1480) avec un *Mystère de sainte Barbe* en 1484 et le *Mystère de la Passion* de Jean Michel en 1486.

Les Mystères de la Passion représentent les événements de la semaine sainte. Mais la plupart élargissent cette représentation à la vie entière du Christ et certains proposent même une histoire complète du salut. On remonte ainsi à la Création, à la chute des anges et au péché originel qui justifie, dans un débat entre Justice et Miséricorde, la rédemption du genre humain et donc l'incarnation et le sacrifice du Fils. Comme les autres grands Mystères, l'œuvre de Jean Michel se caractérise par son ampleur et sa mise en scène spectaculaire. Composée de 29 926 vers, des octosyllabes à rimes suivies⁴, et organisée en quatre journées, elle fut jouée, d'après les archives, à partir du dimanche 20 août 1486, qui fut consacré à la première journée, et probablement sur deux semaines, chacune des trois autres journées étant jouée un ou plusieurs jours après la précédente. La représentation eut lieu sur la place du marché, l'actuelle place Imbach ; elle aurait nécessité entre 87 et 105 acteurs, selon les journées, sans compter les figurants ou personnages muets⁵. Elle a été précédée de l'édification des échafauds ou estrades, de la préparation du « parc » ou espace scénique, des « mansions », c'est-à-dire des décors juxtaposés dans lesquels ou devant lesquels se jouaient certaines scènes, tandis que l'essentiel de l'action se déroulait sur l'espace central. On peut ainsi répertorier près d'une centaine de scènes. Il a fallu faire appel à des artisans, charpentiers, peintres, à un « maître des secrets » aussi, car la mise en scène nécessitait parfois des machines et des artifices, que l'on nommait les « feintes ». La plus spectaculaire a lieu lorsque Satan transporte

1 – Nos références renvoient à l'édition suivante : Jean Michel, *Le Mystère de la Passion* (Angers 1486), éd. Omer Jodogne, Gembloux (Belgique), Duculot, 1959.

2 – *Le Roi René*, Paris, Fayard, 2008, p. 280-281.

3 – Jean du Prier porta le titre de valet de chambre puis de maréchal des logis de René de 1451 à 1480.

4 – On relève parfois des rimes embrassées, par ex. dans les v. 2367-2414, où alternent 2 rimes suivies et 4 rimes embrassées. On notera aussi que 2 vers sont décasyllabiques (et non 16, comme le dit O. Jodogne) dans les paroles attribuées à Dieu le Père lors du baptême de Jésus (v. 2124-27) et de sa transfiguration (v. 9508-11). Le monologue de Jésus (v. 1801-1928) comporte un vers de 3 syllabes tous les 4 vers. Enfin le texte comporte 3 ballades en décasyllabes (3 strophes de 11 ou 12 vers suivies d'un envoi de 4 ou 5 vers : v. 9714-50, 15800-43 et, bien qu'elle ne soit pas présentée comme telle dans le texte, v. 22187-223).

5 – L'imprimé J cite 141 personnages, dont 15 sont ignorés par ABCDE.

Jésus au sommet du temple, lors des tentations au désert. Une rubrique précise : « *Icy se mect Jhesus sur les espauls de Sathan et par ung soudain contrepoys sont guindés [hissés, élevés] tous deux amont sur le hault du pinacle* » (v. 2910). Ce système de contrepoids sert à nouveau lors de la Transfiguration : « *[Jésus] sera levé hault en l'air par ung subtil contrepoys* » (v. 9279). Il a fallu aussi rassembler une quantité impressionnante d'accessoires (mobilier, vaisselle, outils, armes, instruments de supplice et objets divers).

Pour la représentation elle-même, des rubriques indiquent le costume du personnage, mais aussi le comportement et l'attitude des acteurs : « *Saint Pierre en habit de pescheur* » (v. 3924), « *Icy suyt saint Barthelemy Nostre Seigneur en habit de prince* » (v. 4181). Outre les simples indications données par des géronatifs tels que « *en plorant* » (v. 13712 sq), « *en criant* » (v. 3715, 4574, 4577) ou par un adverbe, des didascalies suggèrent le jeu de l'acteur par *comme* ou *comme si* : « *et demeure Notre-Dame seule comme en oroison* » (v. 1994, voir aussi 13652, 16194), « *Icy sort Judas de quelque lieu [...] comme s'il venoit de faire murtre* » (v. 2594), « *Icy demeure Jesus chargé de sa croix comme s'il devoit tumber soubz le fais* » (v. 26867). Elles sont quelquefois beaucoup plus développées et aident le meneur de jeu à diriger les mouvements des acteurs – qui ne sont pas des professionnels – et à régler leurs entrées et sorties. Enfin, spectacle total, le Mystère comporte également des bruitages, comme lors de l'entrée à Jérusalem : « *Icy se fait ung doux tonnaire en Paradis de quelque gros tuau d'orgue* », mais aussi des chants, chants religieux des anges ou chansons plus légères de Marie-Madeleine et de ses suivantes, ainsi que de la musique instrumentale, comme dans le palais d'Hérode où « *sonnent les menestriers* » (v. 7362) et où bientôt Florence, fille d'Hérodiade, « *commence a dancier et sonne le tabourin une entrée de morisque* » (v. 7426).

Mais je voudrais en venir à ce qui fait l'originalité et l'intérêt de ce Mystère. Certes Jean Michel, lui-même, ne valorise guère son travail en déclarant, dans la rubrique initiale de la première journée, n'apporter que des additions et corrections au *Mystère de la Passion*, c'est-à-dire à l'œuvre d'Arnoul Gréban. Et l'on a parfois présenté le Mystère d'Angers comme une réécriture de la *Passion* de Gréban. Il est vrai que Jean Michel lui emprunte beaucoup comme le montre le décompte des vers repris, établi par Omer Jodogne. C'est surtout vrai pour la quatrième journée, la plus courte, dont près de 60 % des vers sont empruntés à Gréban, alors que pour les autres journées la moyenne des reprises est de 31 %. Il est évident que pour cette quatrième journée, consacrée à la crucifixion (de la comparution devant Pilate à la mise au tombeau), la liberté du fatiste⁶ était plus restreinte et qu'il ne pouvait guère s'écarter du canon des récits évangéliques. À l'inverse, les deux premières journées se prêtent davantage à des additions ou des amplifications : nouveaux conseils des Juifs étoffés par les plaidoiries des partisans de Jésus, discours plus nombreux sous forme d'enseignements, de sermons et de paraboles, développement de la dimension lyrique dans des monologues (par ex. la confession de Marie-Madeleine, le repentir des apôtres après leur fuite et de Pierre après son reniement), enfin ajout d'épisodes permettant de créer de véritables aventures individuelles, comme celles qui conduisent Marie-Madeleine et Lazare, aristocrates mondains, à la conversion, ou qui soulignent le poids du destin dans le passé de Judas engagé, par le meurtre et l'inceste, sur le même chemin qu'Œdipe. Comme on le voit avec ces derniers éléments, Jean Michel n'a pas écarté, comme l'a fait son prédécesseur⁷, les récits apocryphes et les légendes consacrées à certains personnages des Évangiles. Il s'en explique d'ailleurs dans les vers 98-107 de son Prologue capital : ces emprunts, qui ne sont pas, selon lui, contraires à la vérité énoncée dans les textes canoniques, permettent de rendre plus sensible le message aux « simples gens », aux « ignorans et negligens » et de mieux les inciter à la conversion.

Son Mystère est bien une œuvre nouvelle. Jean Michel resserre l'action : non seulement il se dispense de représenter la Création, la chute des anges et des hommes, mais encore il ne retient de

6 – Le fatiste est le responsable du texte. Voir Armand Strubel, *Le théâtre au Moyen Âge. Naissance d'une littérature dramatique*, Rosny, Bréal, 2003, p. 88.

7 – Arnoul Gréban, *Mystère de la Passion*, v. 211 (éd. G. Paris et G. Raynaud, Paris, Vieweg, 1878 ; Genève, Slatkine reprints, 1970) : « sans apocryphe recevoir ».

la vie du Christ que sa vie publique et sa passion. De même il ne représente pas la résurrection. Le Mystère, qui commence avec la prédication de Jean-Baptiste et le baptême du Christ, s'achève sur la mise au tombeau et le recrutement de gardes par les Juifs pour veiller à ce que le corps ne soit pas enlevé. L'ensemble est ainsi bien équilibré et cohérent. Les deux premières journées (15 321 vers) sont consacrées à la vie publique de Jésus, la première s'achevant sur le meurtre de Jean Baptiste. Le traditionnel prologue récapitulatif au début de la seconde journée est remplacé par un procédé plus vivant, un entretien entre les apôtres qui se rappellent les événements de la journée précédente. Les deux suivantes (14 606 vers) retracent la Passion, au sens large, c'est-à-dire depuis l'entrée à Jérusalem. Le passage de la troisième à la quatrième journée est marqué par les mauvais traitements auxquels est soumis Jésus entre ses comparutions devant Caïphe puis Pilate et par les remords de Judas, qui permet, en début de quatrième journée de rappeler les faits précédents.

Ce que Jean Michel ne représente pas avant la vie publique du Christ, il le rapporte en partie – recourant ainsi à une forme narrative et non pas dramatique – dans son Prologue capital de 888 vers, qu'il a sans doute ajouté au texte du Mystère pour les éditions imprimées, tant il est manifestement destiné à la seule lecture. En effet, après un ample développement théologique sur la Trinité (v. 122-361) à partir du mot *verbum*, d'après le début du verset 14, [*Et*] *verbum caro factum est*, du premier chapitre de l'Évangile de Jean, il commente le second substantif *caro* pour expliquer l'Incarnation. Cela le conduit à rapporter, après la création des anges (v. 372 *sq.*), puis la chute de certains (v. 414-429 et 480 *sq.*), la création de l'homme (v. 490 *sq.*) et la faute originelle (v. 504-525) qui nécessita l'Incarnation pour permettre la rédemption promise par Dieu (v. 526-613). Il évoque alors l'Annonciation (v. 613-673), avant de revenir sur la Trinité et l'incarnation du Fils « dedens le ventre Marie, /par le Saint Esprit seulement » (v. 712-13). Quant à la Nativité et à l'enfance du Christ, la première n'est signalée que par le verbe « enfanta » (v. 720) et rien n'est dit de la seconde. Il n'évoque ni la fuite en Égypte, ni le pèlerinage à Jérusalem.

Le terme suivant de la formule de saint Jean, *factum*, est plus brièvement commenté (v. 727-741). Comme Jean Michel le rattache aux « fais de Jesus », il ne veut pas développer ce point puisqu'il sera précisément représenté par le Mystère. Cependant, après avoir beaucoup insisté sur l'Incarnation et en ayant soin de préciser : « les fais de Jesus en tant que homme » (v. 730), il nous montre que c'est bien la dimension humaine du Christ qui l'intéresse et c'est pourquoi, peut-être, il ne met pas en scène sa résurrection, ni ce qui suit : ses apparitions, l'Ascension et la Pentecôte, qu'Arnoul Gréban, lui, intégrait dans son Mystère. Il ne reste cependant pas totalement silencieux sur la Résurrection. En effet, lors de l'ensevelissement de Jésus, l'ange Gabriel reconforte Marie en lui annonçant : « l'eure vendra/que ton fils resuscitera/et verras son corps glorieux » (v. 29550-52). C'était déjà la « ferme esperance » de Marie au moment de la mort de son fils, puisqu'elle précisait : « au tiers jour [il] suscitera/et revendra de mort a vie » (v. 28640-41)⁸. D'autre part, le terme très général de « fais » englobe aussi bien les enseignements de Jésus que ses comportements, ses miracles et sa passion, et c'est à cela qu'il veut s'en tenir. Or ces « fais de Jesus », dès le début de son Prologue, il les a proposés à l'imitation de son public, non pas collectivement mais en s'adressant à chacun, comme le souligne la répétition de cet indéfini :

« **Chascun** vrai catholique note
ses fais et n'y mette ne oste,
mais les ensuyve dignement
et en haulte pensee devote
chascun de nous sa vie sote
corrige vertueusement. » (v. 55-60).

Enfin le dernier terme *est* appelle tout logiquement un commentaire sur l'être immuable, infini et éternel de Dieu et la connaissance qu'en auront ceux qui seront sauvés (v. 862 *sq.*).

S'en tenant à la vie publique et à la passion du Christ, le Mystère commence par son baptême qui, dans la version d'Arnoul Gréban, ne figurait qu'au début de la deuxième journée. Comme ce dernier, Jean Michel le fait précéder de la prédication de Jean-Baptiste, mais il compose deux

8 – Voir aussi l'adieu de Marie à son fils (v. 29581-83).

sermons de Jean (v. 889-1172 et 1548-1710), séparés par un Conseil dans lequel les Juifs s'interrogent sur la venue du Messie et décident d'envoyer leurs représentants auprès de Jean. Deux questions structurent le premier sermon, que Jean Michel a ajouté et qui se fonde sur des citations en latin d'Isaïe, XL,3-11 : comment préparer son cœur à la venue du Sauveur et comment recouvrer la grâce de Dieu ? Il faut d'abord, selon lui, lucidement reconnaître sa misère morale. Mais à qui s'adresse Jean ? Une seule fois il nomme le peuple d'Israël (v. 1079), une autre fois il s'adresse à la foule, en employant comme apostrophe le substantif « peuple » au singulier (v. 1064) ; assez souvent il donne à son discours un caractère plus universel en recourant au même substantif au pluriel (v. 919, 1014) ou en s'adressant aux pécheurs en général : « Mais, las, pecheurs plains d'ignorance, /vous estes durs et obstinés » (v. 1062-63), « vous qui ne voulés bien faire » (v. 1096), « Gens de maledicion pleins/qui, soubz ombre de doux miel, /portés dedens vos cueurs fiel » (v. 1100-102). Et l'on retrouve ici l'invective du Précurseur⁹. Mais Jean Michel actualise aussi le propos de Jean en visant son propre auditoire, ses contemporains : « amendés vous, bourgeois, marchans/qui amassez les biens mondains » (v. 1122-23), « Vous autres, seigneurs, gentilz hommes, /juges, commis et officiers » (v. 1144-45). On peut aussi voir là quelques traits d'une satire sociale¹⁰. Jean souligne alors les bienfaits d'un changement de vie et, sous le couvert de ce destinataire collectif, c'est encore une fois chacun qui est invité à préparer les chemins du Seigneur et à se convertir :

« [Que] chacun devant sa face
 prepare la sente et la voye
 de son cueur, affin qu'il le voye
 et humblement se convertisse
 a verité et a justice
 pour recevoir grace par luy. » (v. 1048-53).

On ne peut tout retenir de ce sermon, mais nous relevons un adjectif assez souvent employé, l'adjectif « mondain », qui qualifie soit des biens de ce monde, matériels ou moraux, soit les personnes qui y sont attachées (v. 990, 991, 1071, 1106, 1123). La recherche de ces biens *mondains* entraîne « ambicion », avarice, « orde luxure », « ypocrisies », « usures », « symonies », « fraude vulpine », violence et « rappine », dont il faut se détourner pour accueillir « humblement »¹¹ le Sauveur. Or cela définit bien le point de départ des aventures individuelles qui vont s'insérer dans la trame du récit évangélique, parce que c'est à partir de cette « mondanité », comme l'a montré Maurice Accarie dans la thèse qu'il a consacrée en grande partie au Mystère de Jean Michel¹², que se structure la conversion des personnages : Marie-Madeleine, Lazare, les apôtres, ces derniers ayant tous des défauts liés à l'exercice de leur métier ou à leur statut social, notamment les vrais *mondains* que sont Barthélémy, le prince et savant, et Matthieu, l'usurier. A leur exemple et comme y invite Jean-Baptiste, chacun doit examiner sa conscience et corriger sa conduite.

La seconde notion essentielle du premier sermon de Jean est mise en évidence par les substantifs « penitence » (v. 930, 951, 1061, 1169) et « contricion » (v. 1060), mais aussi les verbes « ravoyer » (*i. e.* remettre dans le droit chemin, v. 931), « corriger » (v. 1081, 1105) et surtout « amender » (v. 1099, 1120-1122) :

« Amendés vous, amendés vous,
 amendés vous, povres meschans,
 amendés vous, bourgeois, marchans » (v. 1120-22).

Le second sermon de Jean a aussi pour thème la pénitence (cf. v. 1654-57). Mais si cette invitation à changer de vie s'accompagne de quelques rudes admonestations (v. 1062-77, 1100-1119), Jean-Baptiste ne recourt plus aux menaces, aux condamnations ni aux malédictions, il annonce un « bon pastour » qui vient « assembler et deffendre ses aigneaux » (v. 1021-25) et, sur un ton proche de la

9 – Cf. Matthieu, III,7-10 et Luc, III,7-9.

10 – Voir Elisabeth Pinto-Mathieu, *Marie-Madeleine dans la littérature du Moyen Age*, Paris, Beauchesne, 1997, p. 265-273.

11 – V. 936, 1038, 1044, 1051.

12 – *Le théâtre sacré de la fin du Moyen Age. Etude sur le sens moral de la Passion de Jean Michel*, Genève, Droz, 1979.

confiance, marqué par l'expression « Mais entendés bien, mes amys » (v. 966), il évoque un maître dont la force « est vertu de cueur » (v. 968) et « terreur des dyables » (v. 972), non des hommes. Il assure alors que la pénitence et la conversion ouvriront la voie à la grâce de Dieu :

« [...] Si vous confiés
en luy et vous humiliés,
preparans dignement voz cueurs
en vertus et en bonnes meurs
afin de recevoir sa grace » (v. 1043-47)

et à son pardon :

« “ Consolez vous, grans et menuz ”,
se dit Dieu, car, en verité,
toute la vostre inniquité
sera pardonnee et remise » (v. 1160-63).

En composant deux sermons attribués à Jean-Baptiste, dont le premier est un ajout de sa part, Jean Michel manifeste son souci didactique ; et il va continuer à accorder une place importante aux discours, c'est-à-dire à l'enseignement du Christ, pendant les deux premières journées du Mystère et jusqu'à la Cène au cours de la troisième journée.

Après un long monologue de méditation, Jésus, qui se prépare à aller recevoir le baptême de Jean, s'adresse à Marie pour définir ce que seront sa vie publique et sa mission. C'est le canevas même du Mystère qui est ainsi présenté :

« Si me convient le chemin prendre
pour tel ouvrage terminer
et par doctrine enluminer
l'ignorance des cueurs mondains,
aussi, par miracles haultains
faire que la puissance appere
que j'ay eue de Dieu, mon pere ;
puis, après, que me voyse offrir
a mort tres honteuse souffrir
pour faire digne oblacion
a Dieu et satisfacion
du peché d'umaine nature. » (v. 1931-42).

L'enseignement et les miracles, puis la Passion vont être, en effet, la matière principale de l'œuvre. L'importance de l'enseignement est bien montrée par la présence de dix autres discours attribués à Jésus, qui sont, pour l'essentiel, des additions au Mystère d'Arnoul Gréban ou des développements. On peut les classer en trois groupes correspondant aux trois premières journées¹³ : 1- enseignement donné aux apôtres (v. 4787-4820), à Nicodème (v. 5630-41 et 5650-5755) ; 2- sermon sur les Béatitudes (v. 8946-9034), sermon au peuple et parabole du semeur (v. 9785-868, 9875-90 et 9901-10014), sermon sur la vigilance (v. 10631-798) ; 3- sermon *Les premiers seront les derniers* (v. 15977-16088), parabole de la brebis égarée (v. 16271-307), sermon *Vous les reconnaîtrez à leurs fruits* (v. 16795-861), parabole des vigneron (v. 16936-17011), enseignement sur sa passion (v. 17974-18027).

Tous ces discours, d'une manière ou d'une autre, commentent sa vie publique, sa mission, ses miracles, qui manifestent la puissance de Dieu en lui, mais confirment aussi, par la conversion du pécheur, son enseignement (v. 5906-16), enfin sa passion qui apportera le salut à tous « ceulx qui [sa] parole croyront » (v. 17988). Encore chacun doit-il purifier son cœur de sa *mondanité* pour recevoir et assimiler cette parole. Cette nécessaire purification, l'importance accordée à l'effort personnel et, comme nous l'avons vu auparavant, à l'humanité du Christ font penser à l'*Imitation*

13 – Maurice Accarie (*op. cit.* p. 322-323) établit 4 « lots » de sermons, le premier étant constitué du Prologue capital, des deux sermons de Jean-Baptiste et du monologue de Jésus, sur lesquels nous ne revenons pas. Pour les autres, nous donnons nos propres titres (pour préciser ou traduire les titres latins) et références (certains discours étant interrompus par un ou plusieurs autres personnages).

de *Jésus-Christ* de Thomas a Kempis, le texte le plus connu et le plus répandu de la *Devotio moderna*, en cette seconde moitié du XV^{ème} siècle, mais aussi au *Mortifiement de Vaine Plaisance* que René d'Anjou composa en 1455 et qui relève en partie de la même sensibilité religieuse. C'est donc un itinéraire spirituel que propose ainsi Jean Michel à son public, à chaque spectateur du Mystère.

Parmi tous les personnages, Marie-Madeleine est celle qui illustre le mieux, dans le déroulement de son aventure, cet itinéraire. Jean Michel lui accorde, en effet, une place de choix dans la deuxième journée de son Mystère. Il a étoffé les données des Évangiles de traits légendaires, déjà largement répandus au Moyen Âge et qui font de Marie-Madeleine une synthèse de plusieurs personnages et le type même de la pécheresse repentie. Jean Michel a profité du renouveau de son culte dans la seconde moitié du XV^{ème} siècle, renouveau auquel René d'Anjou a sans doute largement contribué en diffusant la tradition provençale. En 1447, René avait accueilli en Provence le dauphin, futur Louis XI, venu prier sainte Marie-Madeleine à la Sainte-Baume, dans la grotte où, selon la légende, elle s'était retirée jusqu'à sa mort. L'année suivante, il avait fait ouvrir la châsse du couvent de Saint-Maximin pour attester que l'on y conservait bien le corps entier de la sainte et pour répondre sans doute à ceux qui le prétendaient à Vézelay. Cette même année 1448, il avait aussi fait procéder à des fouilles à Notre-Dame-de-la-Mer, futures Saintes-Marie-de-la-Mer, où l'on trouva, sous l'église, une grotte comparable à la Sainte-Baume et, conformément à la tradition, les corps de Marie Jacobé, sœur de la Vierge, de Marie Salomé, mère des apôtres Jacques et Jean, et de leur servante Sara, parvenues sur le rivage provençal comme Marie-Madeleine. Le 21 novembre lors d'une solennelle et grandiose cérémonie avait été signé un acte d'authentification. Enfin en 1452, René fonda sur les bords de la Maine un couvent dédié à sainte Marie-Madeleine auquel il donna le nom de Baumette ; la dédicace n'eut lieu qu'en 1464¹⁴.

Or les trois Marie sont présentes dans le Mystère, lors de la crucifixion. L'originalité de Jean Michel est d'avoir retracé dans la seconde journée toute l'évolution intérieure, spirituelle de Marie-Madeleine, en en faisant alterner les étapes, par de fréquents retours au personnage, avec les autres épisodes évangéliques¹⁵. La première étape met en scène sa *mondanité*. Elle affirme d'abord sa recherche des biens de ce monde (beauté, vie sociale brillante, éclat, noblesse, plaisirs, richesses)¹⁶ avec une ardeur que souligne la répétition de « [je] vueil », *je veux* :

« **Je vueil** estre tousjours jolye,
maintenir estat hault et fier,
avoir train, suyvyr compagnie
encore huy meilleure que hyer.
Je ne quiers que magnifier
ma pompe mondaine et ma gloire ;
tant me **vueil** au monde fier
qu'il en soit a jamais memoyre.
J'ay mon chasteau de Magdalon,
dont on m'appelle Magdaleine,
ou le plus souvent nous allon
gaudir en toute joye mondaine.
Je vueil estre de tous biens pleine
tant que au monde n'ait la pareille » (v. 8490-503).

Entourée de deux servantes, l'une flatteuse et l'autre parfois inquiète, elle dit son désir de satisfaire ses cinq sens et de céder aux sept péchés capitaux. Une deuxième scène vient ajouter un trait essentiel, son inconstance dans sa quête amoureuse :

14 – Voir Jean Favier, *op. cit.*, p. 175-176, 396 et 574-576.

15 – Maurice Accarie en a fait une étude précise dans la deuxième partie de sa thèse (*op. cit.*, p. 155-230).

16 – Elisabeth Pinto-Mathieu, *op. cit.*, p. 273, suggère que, l'Anjou ayant été rattaché à la Couronne depuis peu (1481), Jean Michel a peut-être voulu dénoncer, dans cet attachement du personnage et de son frère Lazare à la « pompe mondaine » et dans leur culte de l'aristocratie, l'arrogance des grands seigneurs qui menacèrent le jeune Charles VIII lors de la « Guerre folle » de 1485-1488.

« Je fais l'amoureuse
Aux uns gracieuse,
aux autres ireuse ;
jamais ne me tiens a ung. » (v. 9322-25).

Son apparition suivante concrétise ses propos dans la scène de la toilette et l'entretien avec son amant Rodigon. Miroir, parfums, baumes, linge fin et chanson sont autant de moyens de répondre à l'appel de ses sens, mais leur diversité même, comme sa volonté d'attirer « gens mondains plaisans et nouveaux » (v. 9686-87), traduit l'instabilité de son désir, qui ne peut jamais être satisfait. Il lui faut sans cesse du nouveau et changer l'objet de sa quête : « Pour a mon vouloir satisfaire, /je veul passetemps tous nouveaux » (v. 10219-20). Mais comme le suggère sa propre image dans le miroir, c'est elle-même qu'elle recherche : « Je suis desireuse, /de moy curieuse » (v. 9318-19), c'est l'amour de soi qu'elle veut satisfaire sans le pouvoir jamais. Une quatrième scène l'oppose à sa sœur, Marthe, la dévote. Face à elle, Marie-Madeleine assume pleinement sa *mondanité*, du moins au début, et c'est avec légèreté qu'elle lui dit : « soucyés vous de vous, ma seur » (v. 10266), mais la reprise de cette même phrase par Marthe à son adresse, dans le vers suivant, a une tonalité plus grave, c'est une invitation à prendre un autre chemin pour obtenir un tout autre bien, la grâce de Dieu :

« Soucyés vous de vous, ma seur,
retournés devers le sauveur
[.....]
Requerés pardon de bon cueur
Sicque, par sa grande douceur,
Grace de Dieu puissés acquerre. » (v. 10267-72).

Dès lors, Marie-Madeleine manifeste une certaine irritation et en vient à congédier Marthe. Cette violence ne révèle-t-elle pas un doute sur l'objet de sa quête, sans qu'elle en ait vraiment conscience ? Peu après, elle va justement se rendre au sermon de Jésus. Certes, elle interroge beaucoup ceux qui vont l'entendre sur son apparence, sa beauté et elle espère attirer son regard :

« Je veul contempler sa beaulté
et aller ouyr son sermon
pour tempter, en l'oyant, si mon
vouloir a luy s'adonnera
et veoir s'i me regardera
de quelque regard amyable. » (v. 10511-16).

La seconde étape marque la conversion de Marie-Madeleine. La parole de Jésus (v. 10631-798) va la toucher au plus profond d'elle-même. S'adressant d'abord à la foule, puis aux mondains, il en vient à employer le singulier, comme s'il s'adressait à elle seule :

« regarde en quel péché tu vis :
toute ton entente se fonde
es curiosités du monde
et a tes plaisances charnelles,
sans penser les spirituelles
qui donnent gloire pardurable » (v. 10749-54).

Invitée à un retour sur elle-même, elle prend conscience de son attachement à de faux biens et humblement demande miséricorde (v. 10799-878). Plus tard, lorsqu'elle se rend chez Simon le Lépreux, pour répandre son parfum sur les pieds de Jésus, elle traduit par cette onction, qui modifie la destination du parfum, sa décision de se repentir, de rectifier sa volonté, en l'orientant maintenant vers les vrais biens, les biens spirituels :

« Car, ce que j'ay sur mon visage
mis par tres singulier usage,
mettray sur les piés de Jesus
en signe de vray tesmongnage
que je me repens de l'outrage

et des folz plaisirs que j'ay euz. » (v. 11880-85).

Dans une confession qui répond à la première scène de *mondanité*, elle se repent des sept péchés capitaux, fait profession de pratiquer les sept vertus opposées et de renoncer aux plaisirs goûtés par les cinq sens. Devant Marthe, elle fait un usage du verbe *vouloir* bien différent aussi de celui de la première scène : « en penitence/ou desormains **veul** sejourner » (v. 12344-45), « Envers Dieu **je vueil** retourner » (v. 12346), « De dueil je me **vueil** atourner » (v. 12348). Lors de la seconde onction, elle va plus loin ; il ne s'agit plus de se repentir : j'agis, dit-elle, « pour grace en moi augmenter » (v. 14868) et, plus loin, le cœur « embrasé de charité/et de l'amour du vray sauveur/ [...] jamais je n'auray volonté/fors a le servir » (v. 14850-54). À la multiplicité des désirs répond maintenant l'unique volonté de servir le Christ. Marie-Madeleine, que rien ne pouvait satisfaire dans sa recherche inlassable de plaisir, a trouvé la seule « fontaine de vie » (v. 11935) capable d'apaiser sa soif.

L'œuvre de Jean Michel se rattache donc à la tradition des grands Mystères par son ampleur, le nombre de ses personnages et le caractère spectaculaire de certaines scènes. Pourtant elle se distingue bien du Mystère d'Arnoul Gréban par une action resserrée, centrée sur la vie publique et la passion du Christ, qui constituent deux ensembles équilibrés de deux journées. Son originalité tient aussi à la place importante accordée aux sermons, autrement dit à la parole de Jean-Baptiste et surtout du Christ qui invite à la conversion et que vient illustrer l'itinéraire spirituel de plusieurs personnages, notamment, comme nous l'avons vu, celui de Marie-Madeleine. C'est à la même démarche que le spectateur et, une fois l'œuvre imprimée, le lecteur sont invités, quelle que soit la forme de leur *mondanité*. Cependant l'effort personnel demandé à chacun ne doit pas nous faire oublier l'importance que Jean Michel accorde à la Passion elle-même dans le salut. Il fait dire à Dieu le Père, après la mort de Jésus :

« Doncques, par divine clemence,
au pecheur faisant penitence,
donne plaine remission
au moyen de la passion
de Jesus plein d'obedience. » (v. 28613-17).

Ce dernier point suggère à nouveau un rapprochement avec l'*Imitation de Jésus-Christ* de Thomas à Kempis, avec le *Mortifiement* de René et la *Devotio moderna*.